L’éternité à fleur d’eau

Lorsque le regard caresse les photographies de Danièle Zucker un sourire intérieur, immanquablement, embrasse l'étendue. Monumentales, celles-ci font penser à des nymphéas de Monet électrisés ou à l'une ou l'autre vision édénique de Peter Doig. On se sent transporté ailleurs. Pourtant Danièle Zucker n'arpente pas les antipodes ni ne s'est orchestré une nature à sa main. Son aventure tient du voyage ici et maintenant. Dans l'incommensurable richesse des petites choses que l'œil parcourt dans sa course permanente.

Danièle Zucker cherche l'indicible du spectacle de la réalité. Son regard - puis son objectif - s'arrête sur ce qui, à première vue, ne relève pas du visible. Elle fouille cette part de non-dit de la nature pour en glaner des sensations qui la traversent et, dit-elle, « souvent, [la] figent sur place ». Fidèle à son origine méduséenne, la photographie prend le relais de ce travail de l’œil. Elle se définit d'abord comme un acte de fixation. Un temps d'arrêt imposé au spectacle continu du réel. De là ce dialogue essentiel entre une lumière perçue comme flux vital et l'acte photographique qui, de son œil borgne et distancié, pétrifie le monde en mouvement pour en déduire une image. Sans la lumière point de réalité ! Ni lieu ni objet ! Seulement la nuit sans fin. La lumière incarne donc ce vivant avec lequel la sensibilité de Danièle Zucker entend se confondre. Avant que la photographie ne soit, l'image apparaît comme une substance volatile qui se métamorphose à l'unisson des lumières et des sensations que celle-ci engendre librement. C'est à une immersion que la photographe - en amont de tout cliché - nous invite. Confusion des sens ; effusion des lumières ; assomption jubilatoire des couleurs. Tantôt plongée dans les strates d'une eau devenue précieuse où se mêlent lumières captives et herbes sauvages. Tantôt trouée qui substitue à la vase l'éclat d'un ciel riant. Les jeux d'espace sont autant de mouvements colorés qui rendent comptent de l'unité du monde à travers celle de l'image. Unité qui n'est jamais réduction au monochrome mais multiplicité d'instants aussi colorés que sonores.

Il y a dans cette recherche un désir d'harmonie qui renvoie à Monet tout autant qu'à Doig. De ce dernier, Danièle Zucker a retenu la sensation édénique de couleurs libérées à leur paroxysme. Pas de jeu des tons pour créer de subtiles consonances, mais plutôt une forme d'exaltation qui témoigne de la vitalité de la lumière. La photographe s'y plaît, y puise des émotions, y creuse ses sensations, y polit ses associations jusqu'à susciter un sentiment d'harmonie qui n'est pas triomphe de l'idée mais résonance des éléments sensibles ramenés à cette équation : la lumière est couleur.
De là ce rêve d'Eden qui n'est pas à chercher aux antipodes, mais en nous lorsque notre regard nous projette dans le spectacle d'un plan d'eau. Se joue là l'autre effet majeur que procurent ces photographies : une relation au temps qui n'est plus soumission à la dictature de l'instant. Il faut s'oublier dans l'immensité spectaculaire du monde pour saisir l'épaisseur même de l'instant sensible. L'unisson se mue en amour infini tandis que la durée - celle du premier regard, de la sensation qui stimule l'émotion, de la réflexion qui prend possession de l'indicible, de la mémoire qui revient sur les pas du regard, de l'œil qui essuie les surfaces et creuse les ombres - se cristallise dans le surgissement de l'image.

Danièle Zucker est d'abord une contemplative au sens le plus romantique qui soit. Elle contemple l'image de l'univers jusqu'à s'y confondre. Ne faire qu'un avec le spectacle du monde. Un souvenir d'enfance qu'elle livre témoigne de la profondeur de cet engagement :

Dans mon imaginaire d'enfant, je me recouvrais de terre et regardais pousser les herbes et les fleurs jusqu'à ce que je me confonde et que je fasse partie intégrante de la nature. Cette sensation ne m'a jamais quittée. J'ai toujours pu la renouveler dans la contemplation de la beauté que nous offre l'univers. Je quitte la matière pour être hors du temps, c'est mon accès à l'éternité.

La photographie relève donc d'un paradoxe chez elle. En effet comment concilier ce désir d'unisson - d'*Einklang* ou d'*Einfühlung* pour reprendre la terminologie romantique - à l'acte de mise à distance qu'induit nécessairement la photographie. Au-delà de l'œil unique fixant le réel, l'acte photographique se veut d'abord un geste de mémoire. Comme s'il pouvait ainsi fixer l'émotion ressentie pour l'emporter avec soi. Ainsi la photographie revient-elle à son origine : un dessin photogénique qui à la main aurait substitué l'empreinte de la lumière passée à travers l'objectif de son Nikon D610.

Captation de l'indicible, la photographie témoigne de la capacité dont est dotée une image de se faire mémoire en action. Évidemment quelque chose de l'émotion éprouvée spontanément se fane en une gerbe retombant comme un feu d'artifices qui regagne son néant. Reste l'émotion vécue dont la photographe creuse la nuance en travaillant dans ce nouvel atelier qu'est l'ordinateur et ses traitements d'images. Là une autre réalité se déploie. La sensation vibrante reste la référence initiale. Et avec elle la multitude de motifs qui souligne l'évanescence de l'infime : le frémissement d'une feuille, le délié d'un nuage semblent figés dans leur tracé, et, simultanément, s'offrent en d'infinies nuances. Jamais la photographie ne ment. La photographe n'invente rien. Si la feuille troue la surface d'un bleu puissant c'est qu'elle était bleue dès l'origine grâce à la magie des reflets. Ici, elle reprend un motif et le multiplie pour mieux équilibrer sa composition ; là, elle amplifie un contraste pour mieux souligner la plénitude des couleurs qui s'enchevêtrent. Jamais elle n'invente. Jamais elle n'impose à la nature un ordre autre que celui que celle-ci s'est donné.
Entre le dessin qui définit chaque forme et la modulation des effets, une tension se fait jour. Danièle Zucker la résout en privilégiant l'illusion qui ramène l'objet à son leurre à travers l'épaisseur tenue d'un reflet. Le monde s'atomise ainsi en virtualité. Il se fait fragments infinis recomposés à fleur d'eau. Ici automnal, là printanier. L'illusion reste toujours fidèle à la sensation. Mais la main de l'artisan en exacerbe l'intensité et pousse les contrastes pour souligner la puissance du surgissement. Ainsi le mouvement qui pourrait devenir chaotique se résorbe dans l'étendue d'une pièce d'eau basculée à la verticale pour former l'écran de nos émotions et fantasmes apaisés. Un ordre naturel devenu tableau. Sensuel et amoureux.

Ainsi, la beauté à laquelle Danièle Zucker reste attachée n'est pas seulement question de goût. Elle relève d'une sensibilité cosmique attachée aux choses les plus simples : feuille qui au terme de quelques virevoltes vient de perdre dans l'épaisseur de miroir d'une rivière irisée. Le monde y dévoile son intensité infinie. Il se révèle, dans une même durée, origine et devenir.

Michel Draguet
Directeur général des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique
Bruxelles, 2017